

Séance du 19 février 1999



**Communication  
de Monsieur Lucien GEINDRE**



**Buffon et Daubenton  
de l'Académie de Nancy**

Monsieur le Président, mes chers confrères,

Quelle prétention de ma part, devez vous penser, à vouloir vous entretenir de personnages aussi célèbres et fort bien connus que Buffon et Daubenton. Mais ce n'est que par le fait d'un curieux hasard que j'ai été amené à m'intéresser à ces savants illustres du 18<sup>ème</sup> siècle, bien éloignés de la Lorraine.

Me trouvant, il y a quelque temps, dans la région parisienne, je feuilletais machinalement une revue départementale (en l'occurrence celle de Seine et Marne) lorsque mon attention fut attirée par la photographie d'une plaque funéraire toute simple faisant mention d'Edme Louis Daubenton des académies de Nancy et de Philadelphie. Intrigué par ce lointain confrère, je voulus en savoir plus et décidai de faire quelques recherches à ce sujet.

La pierre tombale en question porte l'inscription suivante :

Ci-gît  
Edme Louis Daubenton  
ancien garde du cabinet  
d'histoire naturelle  
du Roi, des académies de  
Nancy et de Philadelphie,

Décédé en sa maison de Saint  
Aubin le 12 Décembre 1785  
âgé de 55 ans  
Priez Dieu pour lui.

Cette plaque se trouve à Avon  
village annexe de Fontainebleau

Les publications de notre compagnie citent Daubenton François Ambroise associé en 1759 et Daubenton Louis Jean Marie associé en 1760 (la Société Royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy avait reçu ses statuts de Stanislas en 1750, vous le savez).

Il me semblait déjà y avoir une certaine ambiguïté quant aux prénoms.

Je m'adressai donc aux archives de Seine-et-Marne à Melun qui m'envoyèrent aimablement quelques renseignements sur cette famille Daubenton dont une rue de Paris, à proximité du Jardin des Plantes, porte le nom.

D'autre part, notre consoeur Mademoiselle Mangin de la Bibliothèque Municipale, me fournit une notice historique et généalogique tirée de la "Revue historique, nobiliaire et biographique" de 1874 (qu'elle en soit encore remerciée).

La famille Daubenton est originaire de la petite ville d'Aubenton (arrondissement de Vervins en Picardie, pas loin de Guise), Aubenton où naîtra Mermoz en 1901. Ses membres écrivaient indifféremment leur nom avec ou sans apostrophe. La première forme a été utilisée avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, au temps du naturaliste, les porteurs du nom signaient Daubenton en un seul mot. Cette ancienne famille dont les armes portaient d'azur à trois peignes d'or posés 2 et 1 se transporta dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle à Montbard en Bourgogne.

En 1397, Jean, le chambellan était châtelain de cette ville. Il fut marié deux fois, sa "femme dernière" étant Huyotte ou Hayotte de la Jaisse qui décéda en 1413. Jean Daubenton a souffert de l'occupation, chez lui, des soldats lorrains dont le Duc allait faire le siège du Rougemont près de Montbard. Mais il accompagna 22 gentilshommes bourguignons qui, en 1414, allaient guerroyer en Artois. Après lui, Jacot Daubenton fut maire et regratier du grenier à sel.

Regnault, receveur général du bailliage d'Auxois de 1449 à 1475, habitait Semur ainsi que son fils Nicolas. Le frère de Regnault, Guyot, châtelain de Montbard, connétable de France, épousa Simone de Montureul qui lui donna deux enfants dont Guillaume conseiller du Roi en 1478.

Plus tard, Jacques fut aussi châtelain et maire. Il périt assassiné en 1588, “ malheureusement occis ” selon un document de l'époque.

Mais je passerai sur une partie de la lignée très fournie de cette famille Daubenton pour en arriver à Jean, qui en 1626 fut procureur au grenier à sel jusqu'en 1636. Son petit fils, Louis Jean Marie, né le 29 mai 1716 à Montbard de Jean, notaire, et de Marie Pichenot, fit ses études chez les Jésuites à Dijon. Son père souhaitait qu'il devint ecclésiastique et l'envoya étudier la théologie à Paris, mais Louis s'orienta vers la médecine dont il termina les études à Reims en 1741. Il revint dans son pays natal et s'y installa comme médecin.

C'est alors que son compatriote, Buffon, intendant du Jardin des Plantes à Paris, projetait d'écrire une histoire naturelle. Il sollicita le concours de Daubenton pour la description des structures anatomiques des animaux. Louis vint donc s'installer à Paris en 1742 et fut nommé trois ans plus tard “ garde et démonstrateur du Cabinet du Roi ”. Cette fonction consistait à préparer et à conserver les collections anatomiques. Durant 25 ans, Louis Jean Marie disséqua et décrivit 182 espèces de quadrupèdes. Le résultat de son travail fut la création d'un grand musée d'anatomie à l'homme et aux animaux. Mais en 1767, il cessa sa collaboration à l'Histoire naturelle.

Louis Jean Marie avait épousé une cousine germaine, Marguerite Daubenton, soeur d'Edme Louis, laquelle devint romancière.

En 1787, elle publia en particulier un roman : *Zélie dans le désert*. Ils n'eurent pas d'enfant mais leur petite nièce Betsy épousa le fils de Buffon. Celui-ci décéda en 1788 et Louis Jean Marie mourut le 31 décembre 1799. Ses relations avec Buffon furent parfois difficiles en raison de leurs tempéraments différents et parfois opposés.

Louis Jean Marie collectionna les titres de Membre de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres, de la Société Royale de Médecine, des Académies de Londres, St-Pétersbourg, Berlin, Dijon et... Nancy.

Il fut chargé par Trudaine, intendant des finances, d'améliorer la laine du mouton français lorsque l'Espagne annonça son intention de ne plus vendre la sienne. Le savant, après des voyages en Espagne et en France, s'installa dans une bergerie près de Montbard et ses expériences aboutirent, par des croisements divers, à une laine plus fine. Il publia en 1782 “ *L'instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux* ” traduite en quatre langues. La laine des moutons de Montbard pouvait alors rivaliser avec celle d'Espagne.

Daubenton enseigna au Jardin des Plantes, au collège de France et à l'école vétérinaire d'Alfort, écrivit beaucoup et collabora à la collection académique.

Il parut en 1794, devant la Société locale dite des “ Sans-culottes ” sous le titre de Berger Daubenton. A côté de l'un de ses portraits figuraient les vers suivants :

*Savant modeste, sage, aimable*

*Emule ingénieux de Pline et des Buffons*

*Il acquit un renom durable*

*Tout en songeant à ses moutons*

Nommé par Bonaparte membre du Sénat, il fut frappé d'apoplexie lors d'une séance et mourut le 31 décembre 1799. On l'enterra le 4 janvier 1800 avec une solennité empreinte des exagérations théâtrales de l'époque. Les funérailles étaient organisées par David. Sa tombe, plutôt modeste se dresse devant la grande serre du Jardin d'acclimatation sur la pente du Labyrinthe, c'est une simple colonne en pierre. Mais, en 1844, le sculpteur Godin lui façonna une belle statue le figurant accompagné de livres et d'un mérinos érigée dans le parc de Montbard.

Son beau-frère était donc Edme Louis Daubenton, né à Montbard vers 1730 ; il lui succéda comme garde et démonstrateur au Museum d'Histoire Naturelle, aux modestes appointements de 500 livres. Il habita presque constamment à Paris au Jardin des Plantes.

Buffon avait en lui une entière confiance et lui abandonna une part active dans l'administration du Jardin.

Il prit part aussi à l'histoire des Oiseaux, soit par des notes consciencieusement fournies à Buffon, soit par la surveillance active qu'il exerça sur la confection des planches figurant dans l'Histoire Naturelle.

Son épouse Marie-Thérèse-Adélaïde Bouttevilain de la Ferté lui avait donné une fille Zoé, mariée à Félix Vics d'Azir, médecin de la Reine et secrétaire perpétuel de l'Académie Française. En 1781 Edme Louis acheta le petit domaine de Saint-Aubin sur la paroisse d'Avon<sup>(1)</sup> et décéda en sa demeure le 12 décembre 1785.

Son acte de décès le désigne comme membre de l'Académie Royale des Sciences de Nancy et garde démonstrateur du cabinet du roi, mais ne fait pas mention de l'Académie de Philadelphie. Durant la Révolution, sa veuve, craignant une violation de sépulture, fit enlever l'épithèque qui ne fut reposée qu'en 1802 sous le porche de l'église d'Avon par la belle-soeur de Madame Daubenton. Elle est à présent à l'intérieur de l'édifice. Cependant, le titre de membre de l'Académie de Philadelphie n'est pas encore élucidé. Mes diverses demandes aux ambassades française aux USA et américaine à Paris sont restées sans réponse. Une lettre

adressée à l'Académie de Philadelphie, sans précision, m'a été retournée avec la mention " adresse incomplète ". Seule l'Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie qui nous envoie son bulletin m'a fourni une réponse : Daubenton est décédé en 1785. Or, l'académie n'a été créée qu'en 1812. Mais il a pu être correspondant associé de l'University of Pennsylvania fondée au XVIII<sup>e</sup> siècle à Philadelphie et appelée alors tout simplement " l'Académie ".

Reste l'association à notre compagnie que nous n'avons pas encore retrouvée dans nos archives alors que nous avons Louis Jean Marie, Buffon et François Ambroise Daubenton. Celui-ci, né en 1721, fils d'Ambroise, fut Intendant de la Marine à Rochefort, conseiller du Roi et seigneur de Villebois, marié à Mademoiselle de l'Espine.

Mais Daubenton nous conduit tout naturellement à Buffon.

Né à Montbard le 7 septembre 1707, Georges Louis Leclerc, comte de Buffon dès 1772, fit ses études de droit, de botanique et de médecine à Dijon puis à Angers où il dut partir précipitamment après avoir tué un militaire en duel.

Il entreprit des voyages en France, en Angleterre et en Italie, accompagné d'un jeune lord anglais, Duc de Kingsstone, passionné par les Sciences de la nature et de son précepteur allemand. Il vint se réinstaller à Montbard en 1732 dans une belle demeure.

Ayant acquis le vieux château médiéval, il en fit démolir une partie (ce que personnellement je réproouve !) pour créer des jardins et deux cabinets de travail dont l'un dans la tour Saint-Louis épargnée. Madame Necker disait de lui : " *Monsieur de Buffon pense mieux et plus facilement dans la grande élévation de la Tour de Montbard où l'air est pur* ".

L'autre cabinet aménagé dans une modeste maison appuyée au rempart abritait 500 gravures en couleur destinées à illustrer l'Histoire Naturelle. L'église St-Urse implantée dans le château gênait le savant. Il voulut la faire démolir et la reconstruire dans la vallée. Mais les habitants parvinrent à s'y opposer.

Buffon en haut de la tour de l'Aubespain (une deuxième tour conservée) réalisa souvent des expériences sur le vent et la foudre. Une vingtaine de jardiniers entretenaient les plantations et le maître déclarait à qui voulait l'entendre : " *N'oubliez jamais que mes jardins sont un prétexte pour faire l'aumône sans encourager la paresse* ". Ceci parce que le jardinier se plaignait de leur lenteur.

Louis Jean Marie Daubenton habitait un peu plus bas au pied des terrasses des jardins.

Nommé adjoint mécanicien à l'Académie Royale des Sciences le 3 janvier 1733, Buffon se fit désigner par Dufay (Physicien mort en 1739) comme Intendant du Jardin du Roi à Paris. Il créa peu à peu les 36 volumes de l'Histoire Naturelle et accordait le brevet de correspondant du Jardin du Roi à ceux qui lui adressaient des documents ou des minéraux du monde entier. Parmi eux figurait Catherine II, impératrice de Russie (qui correspondait déjà avec Voltaire et Diderot), Frédéric II de Prusse et de nombreux savants. Rousseau disait du naturaliste : *“ C'est la plus belle plume de son siècle ”*. Était-ce un véritable hommage ou une simple et malicieuse allusion aux nombreux oiseaux de Buffon ?

Quelque peu orgueilleux, celui-ci écrivait à Dufay : *“ Nous faisons des expériences sur le tonnerre. C'est moi qui les ai fait connaître et exécuter le premier ”*. Imbu de sa personne, il soignait toujours bien ses invités de marque afin d'être mieux prisé à la cour, comptant que ceux-ci ne manqueraient pas d'en parler au souverain et se feraient, dit un auteur *“ les ardents thuriféraires de monsieur de Buffon ”*.

Un autre analyste, Armor Cherni, nous fait remarquer que le savant observe et expérimente mais ne met pas ses intentions dans la nature. Il part des faits et ne fait pas intervenir que des forces naturelles dans leur explication. Il affirme le déterminisme scientifique. Mais s'il s'écarte des argumentations religieuses, il ne fait pas de ses ouvrages une machine de guerre contre la religion. Cependant, les philosophes de l'époque ne l'ont pas tellement reconnu pour l'un des leurs (sauf peut-être Rousseau). Il n'avait aucun goût pour leurs polémiques et ne pouvait approuver leurs impatiences. En traitant du style dans son discours à l'Académie, il rompait avec la tradition qui imposait à chaque récipiendaire l'éloge de son prédécesseur et des fondateurs de l'Académie. C'était en 1753.

Toute sa pensée, tous ses travaux, toutes ses études sont contenus dans le mot NATURE. Le monde planétaire, la terre, le monde animal, le monde végétal et l'homme sont traités dans ce qu'il nomme ses discours. *“ Qu'est-ce que la nature ? ”*, écrit-il, *“ un volume immense de matière qui n'eut formé qu'une épouvantable masse s'il n'eut été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses, de sorte que des milliers de globes lumineux placés à des distances inconcevables sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde. La nature n'est donc que la matière répartie et distribuée dans l'espace selon un ordre et des lois et la création n'est que l'organisation de ces corps dans le temps ”*. Il écrit également : *“ Qu'est-ce que la matière ? Sinon une substance fluide et transparente, sinon la transparence elle-même en tant qu'elle est une frontière entre l'être et le non être, entre le sensible et l'intelligible ”*. A propos de l'animal, le savant déclare : *“ L'animal a deux manières d'être, l'état de mouvement*

*et l'état de repos, la veille et le sommeil qui se succèdent alternativement pendant toute sa vie. Dans le premier état, tous les ressorts de la machine animale sont en action, dans le second il n'y en a qu'une partie et cette partie qui est en action pendant le sommeil est aussi en action pendant la veille. Cette partie est donc d'une nécessité absolue, puisque l'animal ne peut exister d'aucune façon sans elle. Cette première division de l'économie animale me paraît généralement bien fondée”.*

Quant à l'homme, Buffon, à propos de l'anthropocentrisme, écrit : *“ L'homme est le seul des êtres vivants dont la nature soit assez forte, assez étendue, assez flexible, pour pouvoir subsister, se multiplier partout et se prêter aux influences de tous les climats de la terre ; nous verrons évidemment qu'aucun des animaux n'a obtenu ce grand privilège, que loin de pouvoir se multiplier partout, la plupart sont bornés et confinés dans de certains climats et même dans des contrées particulières. L'homme est en tout l'ouvrage du Ciel ; les animaux ne sont à beaucoup d'égards que des productions de la terre : ceux d'un continent ne se trouvent pas dans l'autre ; ceux qui s'y trouvent sont altérés, rapetissés, changés au point d'être méconnaissables : en faut-il plus pour être convaincu que l'empreinte de leur forme n'est pas inaltérable ; que leur nature, beaucoup moins constante que celle de l'homme, peut se varier et même se changer absolument avec le temps ; que par la même raison, les espèces les moins parfaites, les plus délicates, les plus pesantes, les moins agissantes, les moins armées, etc., ont déjà disparu ou disparaîtront ; leur état, leur vie, leur être dépendent de la forme que l'homme donne ou laisse à la surface de la terre”.*

Ces considérations nous semblent aujourd'hui parfois un peu désuètes et peu scientifiques. En outre, et ceci est plus grave, François Le Vaillant, voyageur, explorateur et naturaliste de souche lorraine, a déclaré avoir découvert bon nombre d'erreurs dans les livres de Buffon, son contemporain, qu'il considérait un peu comme un naturaliste en chambre tandis que lui, Le Vaillant, avait passé de longues années au cœur de la brousse africaine en pleine nature. Tout ceci peut donner matière à de sérieuses discussions ! Mais je note aussi que nous devons à Buffon l'idée de la lentille à échelons encore en vogue dans nos phares côtiers.

Maître redouté, Buffon entendait que l'on respectât strictement ses ordres. C'est ainsi que son valet qui devait le réveiller à 5 heures du matin entre un jour dans la chambre où le savant dormait encore, ayant veillé fort tard dans sa bibliothèque. Le valet le secoua respectueusement, ... en vain ! Buffon n'ouvrait pas les yeux ! Ennuyé, le domestique, craignant d'être réprimandé, hésita puis se résolut à employer les grands moyens. Les consignes étaient claires et péremptoires : réveil à 5 heures précises quelle qu'en soit la manière ! Alors, le valet se résigna à aller chercher un seau d'eau froide qu'il déversa sur la tête de Buffon, lequel ne lui fit aucun reproche !

Mais la personnalité du naturaliste apparaît encore dans la relation d'une visite que lui fit un autre noble personnage, relation intitulée :

*“ Le voyage à Montbard ”*

En 1785, l'avocat général du Roi près du Parlement<sup>(2)</sup>, Hérault de Séchelles, arrivait dans la petite ville bourguignonne de Montbard-sur-la-Brenne, pour rendre visite à Georges Louis Leclerc, comte de Buffon, alors âgé de 76 ans. Le jeune visiteur avait hâte de faire la connaissance de l'auteur de l'Histoire Naturelle et de s'entretenir avec lui sur son érudition. Reçu par le fils du maître, Hérault de Séchelles fut introduit dans la chambre de Buffon après avoir traversé le salon orné de tous les oiseaux enluminés tel que l'on peut les voir dans l'édition de l'Histoire Naturelle.

Buffon arrive et lui ouvre les bras. Il semble en parfaite santé alors qu'il vient de passer 16 nuits de douleur à cause de la maladie de la pierre dont il est affecté. Frisé et vêtu d'une robe de chambre jaune parsemée de raies blanches et de fleurs bleues, il paraît n'avoir que 60 ans. Le maître ne parle guère que de lui. On le dit vaniteux mais franc et de bonne foi. Il cite avec orgueil une lettre de Madame Necker qui le juge *“ l'homme de tous les siècles ”*. Mais ses douleurs reprennent et il confie à son fils la charge de faire visiter la maison et les jardins. L'immeuble compte 12 appartements complets et les jardins en gradins sont formés de 13 terrasses d'où l'on découvre le magnifique paysage de prairies, rivières, coteaux et la ville de Montbard.

Parmi les plantations, pins, platanes, sycomores, charmilles et fleurs, Hérault découvre des grandes volières où Buffon étudie différentes espèces d'oiseaux. Puis il atteint le cabinet de travail du maître dans la tour Saint-Louis de l'ancien château que le naturaliste a transformé. Cette pièce est presque vide. Mais Buffon dispose d'un autre cabinet mieux meublé dans lequel il a passé une grande partie de sa vie et composé le *“ Berceau de l'histoire naturelle ”*.

Il restait à Montbard quelques huit mois par an et quatre mois à Paris au Jardin du roi. Selon Hérault de Séchelles, le savant pensait surtout à sa gloire, sa fortune et ses aises et a consacré peu de temps aux femmes. Levé à 5 heures, il se rend à son cabinet ou dans ses jardins. Il entend ne pas être dérangé. A 9 heures, il déjeune de deux verres de vin et d'un morceau de pain. A 14 heures, il revient à la maison, il dîne, ne cessant de plaisanter et de raconter des polissonneries, qui, parfois, font fuir les dames. Il aime les chroniques scandaleuses que lui rapporte son perruquier. On dit même qu'il aurait un certain goût pour les petites filles...!

Sa gouvernante, depuis la mort de Madame Buffon, est Mademoiselle Blesseau, quadragénaire assez jolie et fort détestée du personnel.



Buffon est en relation avec un père capucin de Dijon, Ignace Bougot, curé du village où le naturaliste a fait construire une forge. Matérialiste, il se confesse néanmoins de temps en temps.

Tous les ans, il communique dans la chapelle seigneuriale, tous les dimanches il va à la grand messe durant laquelle il sort plusieurs fois pour se promener dans les jardins.

Après le repas, le maître va dormir une demi-heure dans sa chambre puis fait une marche tranquille de réflexion. Il retourne à son cabinet, étudie jusqu'à 17 heures puis revient au salon, fait lire ses ouvrages les explique et les admire. Il corrige aussi les productions qui lui sont présentées. Enfin, il se couche à 21 heures après avoir soupé.

Ainsi se passaient les journées à Montbard. Mais Buffon s'intéressait depuis longtemps à la fabrication du fer et avait réalisé des expériences à la forge d'Aisy.

En 1768, il obtint des lettres patentes pour faire édifier sur ses terres de Buffon, à 6 kilomètres de Montbard une petite usine à fer produisant 400 tonnes de métal par an. En 1780, John Wilkinson (métallurgiste anglais qui conçut en 1775 la première soufflerie à vapeur) fit malheureusement sauter le haut fourneau en voulant le faire marcher au coke ! Sans doute, la pression de l'air soufflé était-elle trop forte. Nous ne savons pas comment Buffon prit la chose !

L'usine comprenait le haut fourneau avec ses soufflets, la halle de coulée, la cave à minerai et la double terrasse d'où le Roi ou les grands de ce monde pouvaient assister à une coulée, une halle de fenderie ou laminage, et la forge proprement dite avec son martinet hydraulique. A proximité s'élevaient les habitations du maître de forge et des ouvriers.

Plusieurs roues à aubes, mues par la Brenne entraînaient la machinerie <sup>(3)</sup>.

La fabrication dura jusqu'en 1860 et l'usine fut transformée en cimenterie. Elle est aujourd'hui remise en état et visitable mais le haut fourneau n'a plus que sa base jusqu'au niveau supérieur de creuset.

Le comte de Buffon, reçu à l'Académie Française en 1753, y prononça le 25 août son "*Discours sur le style*".

A Nancy, en 1760, c'est le comte de Tressan, directeur, qui proclama et déclara l'acceptation du grand naturaliste : "*O Muse et toi, puissant génie dont les regards pénètrent jusque dans le sein des sphères célestes, toi dont les ailes embrassent toute la nature, toi pour qui l'immensité des êtres, nuls ressorts, nulles combinaisons ne sont cachés, soutiens ma faible voix où plutôt prête moi la tienne pour annoncer à la Lorraine que l'immortel Buffon obéit aux premiers ordres de Stanislas*".

Celui que Voltaire, dans une lettre de 1765 écrite à Ferney, appelait “ le sage de Montbard ”, Georges Louis Leclerc, comte de Buffon, décéda le 16 avril 1788 et fut inhumé en grande pompe -2000 personnes, dit-on, assistaient aux obsèques !- Madame Necker s’écria : “ *Buffon est mort, nous sommes tous égaux* ”. Il fut remplacé par le marquis de Billarderie qui démissionna en 1791. Daubenton assurait l’intérim lorsque la Convention réorganisa en 1793 le jardin des Plantes qui fut alors appelé Museum d’Histoire Naturelle, d’anatomie animale, de géologie et de minéralogie

Quant à Buffon, il figure dans ce jardin où un monument le représente dans sa tenue favorite : habit de velours rouge et chemise à jabot. La sculpture est due à Jean Carlus et date de 1909. Il existe aussi un portrait du naturaliste peint par F.H. Drouais ainsi qu’un tableau de Chartran le représentant lisant son traité d’histoire naturelle. Mais le maître repose dans sa ville natale.

Deux de ses formules sont restées célèbres :

\* *Le style c’est l’homme même*

\* *Le génie n’est qu’une longue patience*

Aristocrate, industriel, fortuné, Buffon avait des ambitions à la mesure de ses connaissances. Talentueux mais intrigant, courtisant dans les allées du pouvoir, il fut malgré tout un grand administrateur. Son fils Georges, dit Buffonet, né en 1764, avait épousé en 1793, après avoir divorcé de sa première épouse, Elisabeth Georgette, fille de Georges Louis Daubenton, châtelain, maire, receveur des fermes et bailli de l’abbaye de Fontenay. Elisabeth devint comtesse de Buffon et resta veuve définitivement à l’âge de 18 ans lorsque son mari périt sur l’échafaud. Elle ne se remaria jamais et la lignée des Buffon s’éteignit après sa mort en 1852 à Montbard.

C’est ainsi, mes chers confrères, que sans un aubergiste francilien qui avait laissé traîner une revue départementale dans sa salle de réception à Bréau près de Vaux-le-Vicomte, je n’aurais sans doute jamais eu l’idée de vous entretenir de ces illustres correspondants de notre compagnie.



## Notes

- 1 - où fonctionnait une faïencerie au 17<sup>e</sup> s. et où habitaient de nombreux carriers de la forêt de Fontainebleau (grès).
- 2 - et qui sera membre de la Société des amis des noirs dès 1788
- 3 - le minerai était extrait à Villiers, commune de Montigny-Montfort vers Semur